



« Déployer des libertés »

Art contemporain et société au Maroc

ENTRETIEN ENTRE JAMEL OUBECHOU,
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM,
ET TOM LAURENT

Identités

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM, PARIS

DU 18 SEPTEMBRE AU 21 DÉCEMBRE 2014

Par le biais du déplacement des problématiques sociales et culturelles dans le champ de l'art, l'exposition de l'Institut des cultures d'Islam consacrée au Maroc contemporain ne cesse d'interroger les identités multiples et en tension de cette société. La question de ce que peuvent et souhaitent les artistes en son sein s'associe ici à la volonté de montrer des visages du Maroc généralement évacués.

Tom Laurent | Quelle a été la méthode qui a présidé au choix et à la construction de cette exposition réunissant six artistes contemporains marocains ? Souhaitiez-vous plus particulièrement montrer certaines dynamiques à l'œuvre actuellement au sein des pratiques artistiques au Maroc ? En aviez-vous une idée prédéfinie en amont de la conception de l'exposition ?

Jamel Oubechou | L'exposition *Identités* s'inscrit dans un festival plus vaste, qui se tient à l'Institut des cultures d'Islam (ICI) jusque fin décembre 2014 et qui s'intitule *Maroc, arts d'identités*. Pour la construire, nous avons volontairement laissé le champ ouvert : nous n'avons pas voulu définir un propos préalable, un discours que nous serions allés étayer en utilisant les œuvres d'art de façon programmatique ou démonstrative. Nous avons créé les conditions de rencontres inattendues, de découvertes imprévues. Cette démarche

pour rencontrer le Maroc et ses artistes nous a donné une grande liberté assortie des contraintes propres à la gestion de la profusion artistique et créative que nous avons rencontrée. Il a fallu opérer une sélection, inévitable et nécessaire, aller à la découverte d'un sens qui ne soit pas plaqué mais bien plutôt issu des œuvres, de ce qu'elles ont à dire, de ce que disent les artistes ou de ce qu'ils pensent dire et des conditions d'émergence de ces œuvres ainsi que de la situation de la création artistique contemporaine au Maroc.

Les six artistes qui figurent dans l'exposition ont tous des démarches singulières, des pratiques artistiques qui leur sont propres. Ils parlent de la société marocaine, de manière parfois oblique, et les jeux de paradoxes, de résonance ou de tensions entre les œuvres, la polyphonie qui en ressort, les accords ou dissonances sont à l'image d'un Maroc que l'orientalisme, même dans ses formes néo-kitsch les plus contemporaines, ne saurait continuer à masquer. Refuser de céder aux sirènes de l'exotisme, c'était aussi l'un des enjeux

Jamila Lamrani.
Le peuple veut.
2011, installation en laine, 250 x 200 cm.



Hicham Benohoud. *Azemmour*. 2007, photographies argentiques, 50 x 60 cm.

de cette exposition, à mille lieux de l'imagerie de carte postale à laquelle le Maroc est trop souvent réduit, au mépris de sa richesse créatrice, de sa capacité à nous interpeller et de nous interroger, aussi, sur nos propres représentations. La puissance esthétique et métaphysique des paysages de Khalil Nemmaoui s'ancre ainsi dans ce refus du « joli », qui permet au « beau » de prendre toute son envergure poétique.

TL | À la vue des différentes pièces présentes à l'ICI, on dénote une porosité entre les réalisations de nombre d'entre elles et les enjeux de la société marocaine. Par exemple, chez Jamila Lamrani, la problématique de la place des femmes marocaines se trouve liée, presque tissée – d'un point de vue matériel – à des revendications politiques. La contrainte sociale apparaît souvent mise en forme. Pouvez-vous revenir sur la manière dont les œuvres de l'exposition sont traversées par ces enjeux ?

JO | Le titre de l'exposition *Identités* nous place d'emblée au cœur de problématiques sociales fortes. Parmi elles, les identités, au pluriel, telles qu'elles sont figurées dans

les œuvres présentées : ainsi *Azemmour*, de Hicham Benohoud, montre des enfants exposés à une violence sociale forte et sonde l'identité d'une société qui s'accommoderait de ses propres inégalités tandis que *Âne situ*, par un jeu d'effraction et de décalage, fait détonner l'opulence en donnant à voir sa dérisoire vanité. Les figures de Jamila Lamrani, pour leur part, questionnent souvent l'identité dans son rapport à la liberté. La figure de la robe, qui revient dans plusieurs œuvres, interroge dans une puissante métonymie l'identité des femmes au Maroc : leur corps absent y est enchevêtré dans des fils ou enfermé dans des cages qui sont autant d'évocations des entraves à la liberté et, en même temps, des aspirations profondes à sortir de l'enfermement tout en assumant la délicate fragilité du monde que nous donne à voir sa série d'œuvres sur toile : *La Pensée séquestrée*, *Le Cercle de l'oubli*, *Au-delà de la pensée* et *Territoire politique*. Figures aussi de ces enfants, filmés par Badr El Hammami, et qui nous renvoient, à nous qui les regardons, le reflet d'un éclat de lumière dans un miroir, questionnant ainsi notre identité en même temps que la leur.



Younes Rahmoun. 77. 2014, installation lumineuse.

Parmi les différents sens du titre, il y a aussi la question de l'identité du pouvoir, comme le montre *Le peuple veut* de Jamila Lamrani (dont le titre est l'accroche du principal slogan des révolutions arabes), ou encore la figure monumentale de *Zobra*, par Simohammed Fettaka, impressionnante armure qui donne à voir la force autant qu'elle cache celui auquel elle la confère. Pouvoir politique mais aussi social, culturel, voire géopolitique, visible dans les fils du planisphère de laine de Badr El Hammami, où l'ordre géographique du monde s'achève dans un entremêlement de fils à même le sol, saisissante métaphore du substrat des relations internationales : entre beauté de l'entrelacs et confusion des nœuds toujours possibles mais potentiellement tragiques. Que le pouvoir puisse être piège, voilà ce que « la tapette à souris » nous rappelle avec un sombre humour : « serions-nous faits comme des rats », dans tous les sens des termes « être faits » ?

TL | L'un des artistes, Younes Rahmoun, œuvre sans doute dans une direction parallèle, à savoir une réflexion poétique

sur sa propre religion et sa manière de la pratiquer. Comment avez-vous pensé la présence de ces œuvres dans l'exposition ? Était-ce aussi une manière d'intégrer une autre dimension – la spiritualité liée à des pratiques religieuses – dans une vue du paysage artistique marocain ?

JO | Pour cette exposition, notre propos n'était pas de donner une vue exhaustive des dynamiques créatives et artistiques au Maroc. Nous avons privilégié les démarches singulières d'artistes qui ne créent pas leur art pour répondre aux attentes d'un public fantasmant sur un Maroc à l'exotisme de pacotille mais qui déploient leur liberté dans un geste créatif où l'identité se déconstruit en même temps qu'elle se fait. C'est ainsi que la présence des œuvres de Younes Rahmoun trouve tout son sens. De manière métaphorique, les séries *Fleurs* et *Atomes* nous parlent d'identités dynamiques, en recompositions incertaines. Les 77 fleurs comme les 77 ampoules de l'installation lumineuse renvoient aux 77 branches de la foi musulmane. Dans cette exposition, elles nous interrogent aussi sur ce que signifie le fait d'être humain. ■